

pas a SK

NOTE

SUR LA FORMATION DES CARACTÈRES COMPLÉMENTAIRES

DE L'ALPHABET GREC

D'APRES UN MÉMOIRE DE M. CLERMONT-GANNEAU

PAR

M. B. HAUSSOULLIER

EXTRAIT DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE
MAI-JUIN 1884.

PARIS
ERNEST LEROUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28
1884

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Bibliothèque Maison de l'Orient



135104

NOTE

SUR LA FORMATION DES CARACTÈRES COMPLÉMENTAIRES

DE L'ALPHABET GREC

D'APRÈS UN MÉMOIRE DE M. CLERMONT-GANNEAU ¹

C'est dans la *Revue archéologique* qu'ont été publiées les intéressantes études de M. Fr. Lenormant sur les origines et la formation de l'alphabet grec²; M. Lenormant devait les reprendre plus tard et les compléter, en dernier lieu dans un article important du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, au mot ALPHABETUM.

Un long paragraphe y est spécialement consacré à l'origine des lettres nouvelles dans les différents alphabets grecs de l'âge secondaire. C'est la même question que M. C. Clermont-Ganneau s'est proposé de traiter dans un récent mémoire, et nous voudrions faire connaître aux lecteurs de la *Revue*, pour qui ce nom n'est pas inconnu, les résultats de ses recherches.

L'histoire de l'A B C n'est pas encore complète : il suffit de lire l'article de M. Lenormant pour voir combien de doutes et d'incertitudes subsistent sur la formation des caractères complémentaires, même après les savants travaux de MM. Kirchhoff et Mommsen. Dans la préface de sa troisième édition des *Études pour (servir à) l'histoire de l'alphabet grec* (1877), M. Kirchhoff déclare que le moment n'est pas

1. Clermont-Ganneau, *Un chapitre de l'histoire de l'A B C. Origine des caractères complémentaires de l'alphabet grec : Υ Φ Χ Ψ Ω*. Dans les *Mélanges Graux*; Paris, Thorin, 1884 (p. 415-460).

2. *Revue archéologique*, XVI (1867), p. 272, 327, 423; XVII (1868), p. 188, 279. *Études sur les origines et la formation de l'alphabet grec*.

Nous verrons bientôt quelle importance est attachée, dans le mémoire que nous résumons, à ce tableau par lequel il s'ouvre, à l'ordre dans lequel se succèdent les différents signes, à l'étude extérieure en quelque sorte de l'alphabet. Dans l'explication qu'il propose, M. Clermont-Ganneau se laisse constamment et systématiquement guider par la vue même des signes, sans tenir compte du son qu'ils représentent ou du nom qu'ils portent, par les yeux pour ainsi dire, comme devaient faire les Grecs anciens quand ils cherchaient parmi les signes phéniciens le type de leurs caractères complémentaires. Il ne faut pas oublier, en effet, qu'il s'agit ici d'écriture et de signes matériels : la phonétique, les sons, ne doivent venir qu'en seconde ligne. Ainsi, quand les Grecs empruntent aux Phéniciens un signe pour représenter leur seizième lettre, l'O (plus tard *omicron*), ils choisissent simplement la seizième lettre de l'alphabet phénicien O (*ain*), gutturale sans équivalent dans nos langues. Ainsi du signe de l'aspiration H ils font une simple voyelle. Il faut donc tenir grand compte de l'ordre des lettres et de leur forme matérielle. Ces études délicates exigent une éducation de l'œil assez développée pour saisir tous les mouvements de ces petites figures qu'on appelle les lettres : il faut s'habituer à les considérer sous toutes leurs faces, à les décomposer, à les tourner et retourner (comme faisaient les anciens eux-mêmes, les Argiens, par exemple, qui couchaient le H au lieu de le laisser droit Ξ). Cette habitude, cette pénétration, M. Clermont-Ganneau les possède : les vues ingénieuses abondent dans son mémoire, et peut-être même sera-t-on tenté de lui reprocher par endroits trop de subtilité. Nous ferons seulement connaître les résultats qui sont, à notre avis, les moins contestables.

II

FORMATION DES CARACTÈRES COMPLÉMENTAIRES

Le Y. — Le Y, qui a été mis en tête de la série, en est la lettre la plus ancienne. C'est, à n'en pas douter, le représentant du *waw* sémitique, et sa ressemblance avec le *waw* de la stèle de Méša Υ est frappante.

Mais comment expliquer que dans l'alphabet grec, précisément à la place occupée par le *waw* sémitique, il existe une lettre F ($F\alpha\upsilon$) pentique à *waw*, et dont la forme diffère pourtant sensiblement du

En résumé :

- 1° Y est issu du Ψ, *waw* sémitique, qu'il a d'abord représenté ;
- 2° Y a été réservé par les Grecs pour le son *υ* et rejeté à la fin de l'alphabet, c'est-à-dire en tête de la série complémentaire, le F ayant usurpé sa place dans le rang et ayant hérité de son nom de *waw* ;
- 3° F (le digamma) n'est pas issu du *waw*, mais du E, lettre qui le précède immédiatement ;
- 4° De Y sont issus $\left\{ \begin{array}{l} \Psi, \text{ le } \varphi\grave{\text{t}} \text{ grec (voy. plus loin),} \\ \text{dans nos alphabets néo-latins U, W, V, Y.} \end{array} \right.$

Le Φ. — Pour exprimer le *p* aspiré, les Grecs se servirent d'abord du signe de l'aspiration Θ, Η, joint au Γ (ΓΗ). Plus tard ils eurent recours au Φ.

Le signe du *phi* n'est autre que le signe du *qoppa*, dont il affecte la forme, ainsi qu'on l'a déjà remarqué ¹.

Les Grecs se servirent d'abord indifféremment des deux signes qui représentaient dans l'alphabet phénicien le son *k* : le *kaph* Κ (kappa), le *qoph* Φ dont ils firent leur ϑ (qoppa). Mais le ϑ, faisant double emploi avec le Κ, finit par tomber en désuétude : le signe restant pour ainsi dire disponible, les Grecs n'hésitèrent pas à l'utiliser pour représenter le *p* aspiré.

Comment cette épithète est-elle revenue à E ? C'est, suppose M. Clermont-Ganneau, lorsque le Y, cédant sa place au F, lui prit son qualificatif de ψιλόν. Y devint υψιλόν ; F (E ψιλόν) devint Fαυ ; E devint εψιλόν, ayant besoin d'une épithète d'appui, et la récitation de l'abécédaire, ... *é, epsilon, zéta*, etc. (E, F, Γ x. τ. λ.) favorisant le glissement de l'épithète d'un signe à l'autre.

On peut suivre sur un petit diagramme dressé par l'auteur (p. 427) ces migrations successives.

Quoi que l'on pense de cette explication ingénieuse du mot ψιλός, on remarquera qu'elle n'infirmé en rien les observations qui précèdent sur la formation du Y et du F : c'est une hypothèse accessoire que l'on pourrait laisser de côté, en retenant seulement ce fait sur lequel nous avons appelé l'attention, à savoir que le qualificatif ψιλός est justement commun à deux lettres qui sont supposées avoir d'abord été l'une à côté de l'autre dans l'alphabet. Il est vrai que dans l'explication proposée par M. Clermont-Ganneau le mot ψιλόν n'a plus la valeur d'une véritable épithète : dans le mot *epsilon* (= E), dans le mot *upsilon* (= Y), ψιλόν a perdu sa signification primitive de *nu, dépouillé*. Il n'a pour ainsi dire aucun sens : c'est une simple terminaison servant d'appui à un son. Il n'a eu de sens que dans une sorte de vie antérieure, qu'il est difficile de préciser. Ici encore l'explication de M. Clermont-Ganneau est tout extérieure pour ainsi dire : c'est peut-être ce qui en fait la valeur.

1. Cf. I. Franz, *Elementa epigraphicae graecae* (1840), p. 20, au bas. Franz avait entrevu la vérité, mais son observation, présentée avec hésitation, reste isolée.

paraissent sur la stèle de Méa et sur les plus vieux monuments phéniciens, X†. Dernière lettre de la série primitive A—T, le *tau* se trouvait immédiatement voisin de la première lettre de la série complémentaire : il était en quelque sorte plus à leur portée que toute autre lettre. Ils lui assignèrent arbitrairement la valeur *kh*, soit χ .

Pouvait-on craindre une confusion quelconque entre le signe du *tau* et celui du *khi*? Mais dans aucun alphabet grec on ne rencontre de *tau* à barres croisées X, †, c'est-à-dire du type primitif phénicien. Au contraire, le *tau* à barres croisées n'est pas rare dans les alphabets italiotes : c'est que dans ceux-ci les signes X, † avaient conservé le plus ordinairement leur valeur *t*. Les Grecs se servant des signes du *tau* pour exprimer deux sons différents, soit *t* et *kh* d'une part, soit *t* et *ks* (*x*) de l'autre, devaient forcément, sous peine d'une inextricable confusion, dédoubler pour ainsi dire le signe en affectant l'une de ses formes à un son et l'autre à un second.

Donc :

- 1° Le signe du X ($= \chi$) n'est autre que l'une des formes du *tau* ;
- 2° Le *tau* a été choisi parce que, fermant la série A—T, il était le plus proche de la série complémentaire ;
- 3° Le signe du X ($= \chi$) est la forme la plus ancienne du *tau*.

Le $\Psi (= \psi)$. — Le Ψ , comme toutes les lettres additionnelles, a sa racine dans le vieil alphabet phénicien.

Ayant épuisé toutes les ressources que leur offrait l'alphabet primitif, les Grecs n'allèrent pas, pour exprimer l'articulation *ps* (symétrique à *ks* = Ξ), jusqu'à créer un signe de toutes pièces : ils repriront simplement le premier caractère de la série complémentaire Y, et, sans se soucier de sa valeur phonétique, ils en firent le signe spécial qui leur manquait par l'addition d'un trait vertical le traversant dans l'axe et se confondant à sa partie inférieure avec la haste de support : $\Psi = Y$ et I, $\psi = V$ et I.

M. Clermont-Ganneau trouve dans les alphabets locrien et arcaïen une confirmation de sa théorie. Quand les Locriens et les Arcaïens, dont les alphabets appartiennent au groupe occidental, et qui par suite rendaient l'articulation *ps* par $\Gamma\Sigma$, $\Phi\Sigma$, voulurent créer à leur tour un signe spécial pour *psi*, ils suivirent exactement le procédé que nous venons de décrire : ils choisirent une lettre de la série complémentaire, non plus la première Y, puisqu'ils en avaient

Donc, une loi de formation, la loi de contiguïté ; une règle pour le choix des signes, pris parmi les formes les plus anciennes de la série primitive : telle est la clef de la série complémentaire de l'alphabet grec.

Cette règle, c'était en quelque sorte une règle de bon sens. Il fallait que les nouveaux caractères eussent une forme matérielle précise et nette, comme ils avaient une valeur phonétique déterminée. Il fallait que la confusion fût impossible entre les signes nouveaux et les signes anciens : en choisissant les formes archaïques de l'alphabet phénicien, les Grecs prévinrent tout désordre.

Que si l'on objecte qu'il était beaucoup plus simple de créer de toutes pièces quelques signes entièrement nouveaux, nous répondrons que tel n'a pas été le sentiment des Grecs, et qu'un pareil procédé était contraire à leurs habitudes. Il semble en effet qu'ils aient toujours témoigné une sorte de respect superstitieux pour ce vieil alphabet phénicien, le premier qu'ils aient connu. « Je crois, dit Hérodote, que les Grecs ne connaissaient pas l'écriture avant les Phéniciens. » Les Phéniciens furent leurs premiers maîtres, et « comme il était juste, les Hellènes donnèrent le nom de φοινικῆα aux caractères introduits par eux dans la Grèce »¹.

Ces caractères, les Grecs ne devaient pas tarder à se les approprier, à les faire entièrement leurs. Pour les caractères complémentaires, la forme est primitive, mais la valeur phonétique est nouvelle ; « le corps est demeuré sémitique, dit M. Clermont-Ganneau, l'âme est hellénique ». Ne peut-on dire aussi que l'alphabet tout entier fut transformé par les Grecs ? « Les Hellènes, dit Hérodote, ne tardèrent pas à modifier la valeur et la direction des lettres que leur avaient transmises les Phéniciens². » D'abord, il les retournèrent et les orientèrent à droite, à l'époque où ils renversèrent le sens de l'écriture qui, chez leurs initiateurs, était dirigée de droite à gauche³. Bien plus, de certaines lettres phéniciennes, l'*aleph*, le *hé*, le *heth*, le *yod*, qui étaient de véritables consonnes, ils dégagèrent des sons purement vocaliques, « dotant l'écriture grecque et par suite l'écri-

1. V, 58.

2. *Ibid.* Μετα δὲ χρόνου προβαίνοντας, ἅμα τῇ φωνῇ μετέβαλον καὶ τὸν ῥυθμὸν τῶν γραμμάτων.

3. Signalons à ce sujet une très ingénieuse observation de M. Clermont-Ganneau. Il croit que l'inversion spéculaire des légendes sigillaires gravées sur les cachets phéniciens, qui existent en si grand nombre et que les Grecs ont eus de bonne heure sous les yeux, a pu contribuer dans une certaine mesure à leur faire adopter une orientation différente de celle des Phéniciens (p. 419, note).